

Eve Risser et son association, **ReVeR** présentent :

KOGOBA

**Par le Red Desert Orchestra d'Eve Risser
& Le Kaladjula Band de Nainy Diabaté**



Voici le fruit de la rencontre entre la pianiste et compositrice Eve Risser et son orchestre, le Red Desert Orchestra, et le Kaladjula Band, le sextuor malien et féminin mené par la griotte Nainy Diabaté. Un concert en équilibre entre l'énergie de la musique mandingue et les sonorités doucement hypnotiques de l'univers très personnel d'Eve Risser, irrigué de textes et de mélodies confiés par Nainy Diabaté.

Tournée en construction, du 13 au 25 mai 2023



C'est une belle leçon de théâtre de la vie qui se joue sur scène avec la rencontre de ces deux femmes et de ces deux orchestres. C'est un spectacle multi-dimensionnel, comme si vous chaussiez des lunettes pour obtenir plus que trois dimensions. Il y a en premier lieu la place du corps. L'artiste joue avant tout avec lui. Un corps dansant, un corps qui nous en apprend beaucoup plus sur la joie et le plaisir que n'importe quel spectacle musical. Des corps qui ne jouent pas à être mais qui sont présents, en simplicité, mouvants, créant des frémissements, des palpitations, des envolées qui rythment et peuplent l'espace. Les corps s'appellent, se touchent, se répondent, il y a des jeux de regards permanents qui unissent l'ensemble. Belle image des cuivres formant une rangée de statues, sémaphores hurlants. Belle image de ces musiciennes s'impliquant corps et âme et qui s'offrent au flux continu des vibrations hypnotiques. Vient ensuite ou conjointement la musique. Pas de musique savante d'un côté, de musique traditionnelle de l'autre, un seul et même chant, dans des variations complexes, entre bruitages, chansons, groove électrique, mille et une nuances qui se détachent soudain de l'ensemble, on cherche avec les yeux qui peut faire ces sons. Il y a matière à voir et à entendre simultanément, tous azimuts, c'est jouissif. Ça explose. Dans la dentelle parfois, dans l'exubérance encore, dans les chuintements, rebonds, nappes harmoniques, rythmes gnawa, force de la voix, échos saturés de guitares, basse diabolique, petite kora volubile, calebasse percutante, tambour, trompette et trombone en éclat, saxos éruçant, flûte qui s'échappe, piano énorme, synthé en happening, bolon et djembé en majesté. Ça grouille. Il y a enfin cette humanité qui fait de l'artiste un passeur de rêves. Cette joie est communicative, elle peut se libérer. On danse. On en prend plein les mirettes. On se plait à imaginer un monde meilleur. Et il ne tient qu'à nous qu'il le soit. Il existe et en vrai, sur la scène du théâtre. « If music be the food of love, play on.

Laurent Brun

Festival à Vaulx Jazz 2019 Red desert orchestra et le Kaladjula Band

Une discussion avec Hugues le Tanneur, en 2018

Que représente l'Afrique pour vous, musicalement parlant ?

L'Afrique ça fait très très longtemps que j'y pense, mais j'avais une timidité. C'est un monde auquel je préférerais m'abstenir de toucher plutôt que de faire des erreurs. Cela fait des années que j'écoute des musiques issues de ce continent, qu'il s'agisse de musique gnaouwa du Maroc, de la musique congolaise comme Konono N°1 ou malienne comme Ali Farka Toure ou Toumani Diabate... Ces derniers temps, j'ai fait beaucoup de recherches sur mon piano préparé en quête d'une musique qui me soigne, une musique qui aurait une forme de fonction. Or on trouve justement ces deux aspects dans la musique africaine.

Comment êtes-vous entrée en contact avec l'Afrique et ses musiciens ?

Au départ je me sentais mal à l'aise, presque complexée, vis-à-vis des musiques africaines. Peut-être d'abord parce que ce sont surtout des hommes qui font ces musiques. Cet aspect trop masculin me rebutait un peu. Et puis je ne savais pas comment m'y prendre ni à quelle porte frapper pour aller vers l'Afrique. Sébastien Lagrave, qui dirige le festival Africolor, à qui j'ai fait part de mon intérêt pour l'Afrique m'a donné des pistes. Il m'a conseillé des musiciens et m'a surtout fortement recommandé d'aller sur place. Je me suis aussi adressée à Rokia Traoré. Je lui ai demandé comment faire pour travailler avec des musiciennes africaines de la manière la moins maladroite possible. Elle m'a dit que le mieux était de travailler avec un groupe plutôt qu'avec des musiciennes isolées.

Comment avez-vous découvert la musique de Naïny Diabate et du Kaladjula Band ?

C'est grâce à Sébastien Lagrave d'Africolor. Ce festival invite Naïny régulièrement. J'ai demandé à Sébastien de me donner des noms de femmes et des noms de groupes de femmes au Mali, et il m'a parlé d'elles. Elles ont déjà joué en France. Ensuite j'ai entendu trois notes sur internet, mais je voulais les entendre en vrai. Et là rien à voir. J'ai pris une claque sonore en arrivant à Bamako et en les écoutant.

Pouvez-vous décrire la musique de Naïny Diabate et aussi sa personnalité. Qu'est-ce que ça signifie d'être une femme qui chante et qui fait de la musique dans un pays comme le Mali ?

Naïny est une « djeli mouso », une « femme guerrière » en quelque sorte. Elle a beaucoup de responsabilités. Elle est griotte. Elle a hérité d'un don, un don multiple. Et compte tenu du milieu hyper masculin des instrumentistes locaux et des traditions de son pays, c'est peu dire qu'il faut une volonté et un tempérament très forts pour se faire respecter. Or elle est puissante mais douce. Elle est très à l'écoute. C'est une immense musicienne et chanteuse. Elle joue du bolon, la basse traditionnelle. Elle a aussi ce rôle qui consiste à fédérer les gens, les femmes en particulier, elle veut vraiment aider les femmes à s'en sortir. Elle est très engagée dans tout ce qu'elle entreprend. C'est une grande dame.

Comment s'est passé votre premier voyage ? Comment s'est faite votre première rencontre avec l'Afrique ?

Je sens un désert rouge dans mon ventre depuis que j'y suis allée. Ce sol aride où rien ne semble pousser facilement. La chaleur, les gens qui vivent tout à fait autrement. Récemment j'y suis retournée. Nous avons répété à dix dans une petite pièce. On mangeait au même endroit. Tout était facile, on n'était jamais fatiguées les unes des autres, c'était fou de chaleur humaine, incroyable. Nous avons énormément ri. Nous nous sommes beaucoup trouvées grâce à l'humour, les gestes, la danse, là où la langue n'est plus un problème. J'ai senti aussi cette manière de refuser le stress. Pourtant Naïny est très sollicitée. Elle répond sur trois téléphones en même temps, vit un peu dans deux réalités parallèles. La vie des griots et griottes est intense. Ce que je retiens de mes séjours là-bas, c'est la façon dont les gens passent vraiment beaucoup de temps ensemble. Ils restent parfois des heures et des heures, simplement assis à côté l'un de l'autre. C'est vraiment frappant.

Vous avez suivi une formation classique à la flûte et au piano. Votre parcours très riche va de la musique contemporaine au jazz en passant par l'improvisation avec un intérêt prononcé pour l'expérimentation sonore, mais aussi pour des compositions plus structurées – notamment avec le White Desert Orchestra. Comment faites-vous pour gérer toutes ces approches de la musique apparemment contradictoires ?

Depuis l'âge de dix ans, je cherche la musique qui me donnera le plus grand espace de liberté. S'il y a une constante dans mon parcours, c'est que j'ai toujours essayé de trouver qui j'étais musicalement. Plusieurs fois j'ai envisagé d'arrêter la musique. Il me semblait qu'il y avait une partie de moi-même qui n'avait pas choisi cet art. Aujourd'hui je me pose un peu plus des questions anthropologiques. Je mets l'humain au même niveau que la musique. Pendant dix ans, je me suis concentrée presque à plein temps sur le piano préparé. Je travaillais sur le timbre. Tout ce qui était rythmique je le laissais de côté. Le moment décisif dans cette démarche c'est quand j'ai arrêté la flûte et que je me suis efforcée de reproduire au piano ce que je faisais à la flûte. Ce travail au piano préparé m'a beaucoup appris sur moi-même. Aujourd'hui j'ai besoin de retrouver un aspect

rythmique fort ainsi qu'une forme de légère transe expérimentale, « fabriquée main », dans les musiques que j'improvise ou que je compose.

On dirait qu'il y a toujours chez vous le besoin de repartir de zéro, de faire table rase en quelque sorte. Quelque chose qui est en phase avec l'image du désert récurrente dans votre travail, du White Desert Orchestra au Red Desert Orchestra. D'où vient ce goût et cette omniprésence du désert à la fois dans votre démarche artistique et votre imaginaire?

Le désert, pour moi, c'est là où quelque chose commence à être possible. Il y a quelques années, j'ai traversé un désert de neige au Nouveau-Mexique. C'est de là que tout est parti. J'ai imaginé un orchestre qui est devenu le White Desert Orchestra. Ce rapport au désert m'a donné un courage énorme. C'est comme ça que j'ai envisagé une formation de dix musiciens – tous des amis avec qui j'avais fait le Conservatoire – qui joueraient une musique entièrement écrite. Mais le désert, c'est un rêve aussi. J'ai beaucoup voyagé aux Etats-Unis en voiture dans les grands espaces. Nulle part ailleurs, je n'ai vu une telle immensité. En Islande aussi j'ai été fascinée par les paysages. La nuit, il m'arrive régulièrement de rêver que je traverse le désert. Alors si je devais faire une différence entre le White Desert Orchestra et le Red Desert Orchestra, ce serait que si le premier est lié aux sensations éprouvées au contact de la nature, le second est lié aux sensations éprouvées au contact des gens.

En associant le Red Desert Orchestra et le Kaladjula Band de la chanteuse Naïny Diabaté, c'est la première fois que vous composez non seulement pour des musiciennes et des voix africaines, mais pour des instruments africains. Comment avez-vous abordé cette nouvelle aventure musicale et humaine ?

Pour moi c'est effectivement quelque chose d'entièrement nouveau puisque je me confronte à une tradition différente. Mes séjours au Mali ont joué un rôle déterminant dans mon approche. Je suis très sensible aux énergies, j'ai des antennes. Or ce qui se passe là-bas est tellement fort, en particulier le fait que la musique ait cette dimension sociale omniprésente. Ce sont des musiques qui bercent et qui sont systématiquement partagées. L'homme est vraiment un récepteur. D'où l'importance du son, de l'onde vibratoire, mais aussi des rythmes. Les rythmes kassongués, wassoulous, peuls, la musique mandingue, les duns profonds, les voix, tout ça vous enveloppe et donne le sentiment de se trouver aux origines même de la musique. À quoi s'ajoute le fait que tout ce savoir se transmette selon la tradition orale, ce qui est une richesse inouïe. Alors comment s'y prendre avec une telle richesse ? Cet été, j'ai suivi des cours de balafon, ça m'a ouvert toutes sortes de pistes. À partir de là, j'ai trouvé des préparations de piano qui sonnent comme le balafon. J'ai posé des accords sur des modes maliens. Un processus très excitant s'est mis en marche, un peu comme les pièces d'un puzzle qui s'assemblent. Quand j'ai joué mes premières compositions à Naïny, elle a très vite improvisé des compositions spontanées et posé des chants traditionnels par-dessus. Cela faisait des mois que je travaillais sur ce projet et là, à Paris, ensemble, en quelques minutes, ça fonctionnait parfaitement.

Comment se déroule le projet commun avec le Kaladjula Band ? Quelles sont les différentes étapes de travail, de l'écriture aux répétitions ?

D'abord je rencontre tout le monde, les musiciens et musiciennes de mon orchestre, les femmes maliennes, les différents chœurs – car, oui, il y aura des chœurs en décembre. Ensuite j'entre dans la phase de gestation. J'écoute tout le monde. Je joue chez moi en pensant à tout le monde. Tout ce que je me mets à faire devient complètement orienté vers ce projet. Après quoi on travaille en petits groupes. Je fais des propositions. J'écoute. Je propose des petits déserts sur lesquels on marche ensemble et je poursuis l'inspiration. J'écoute les grosses envies des autres aussi, c'est une étape de stimulation puzzle. Certains construisent en manipulant des couches de glaises, pour ce projet je creuse dans le marbre. Je creuse en divers endroits et la chose prend forme petit à petit. À moins que ce ne soit un collage, un grand collage. Je ne sais pas trop.

Comment écrit-on pour une formation africaine avec une tradition orale forte et des instruments différents qui tranchent avec vos projets précédents ?

On n'« écrit » pas... On joue, on joue, on joue, on joue et ça se fait. On joue ensemble. J'ai joué toute seule chez moi aussi. Et avec d'autres musiciens à Paris comme Antonin Leymarie et Oumarou Bambara. On improvise des heures, on tourne, on tourne. Après l'idée étant née de mon initiative, et vu les contraintes spatio-temporelles liées à cette création, il me revient bien sûr de diriger au mieux ce gros bateau qui comprend en tout seize musiciennes et musiciens. Ce que je ressens en tout cas c'est que c'est à la fois comme une sculpture et un puzzle. Une chose nouvelle que m'a fait faire cette rencontre, c'est que pour la première fois je n'ai quasi pas utilisé de papier. J'ai transmis les idées à l'oral. Du coup, je reçois un autre investissement des musiciennes et musiciens. Ils sont force de propositions. Ils doivent se souvenir, noter... Bref on est mobilisés ensemble dans cette construction. C'est formidable et ça permet de mieux comprendre la manière de travailler des musiciennes maliennes. En fin de compte, on avance autant dans la forme que dans le fond c'est vraiment intéressant.



RED DESERT ORCHESTRA EVE RISSER – piano, composition, direction artistique | ANTONIN-TRI HOANG - saxophone alto | SAKINA ABDOU – saxophone ténor,, flûte à bec basse | GRÉGOIRE TIRTIAUX - saxophone baryton, ghembri | NILS OSTENDORF - trompette | JEAN LUCAS - trombone | TATIANA PARIS - guitare | EMMANUEL SCARPA - batterie | FANNY LASFARGUES - basse

KALADJULA BAND NAÏNY DIABATE - chant, bolon, composition, direction musicale | WASSA KOUYATE - clavier, kora, chant | FATIMA MAÏGA – guitare, chant | BINTOU KOITA - dun | OUMOU KOÏTA - calebasse | LALLA DIALLO - djembé

+ LESLIE DESVIGNES Création lumière | ADRIAN BOURGET Sonorisation | CHARLOTTE DE JESUS & AURELIE ARNAUD - production



Co-production: Nouvelle Scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val-d'Oise, Nouveau Théâtre de Montreuil, Africolor, Jazz au Fil de l'Oise, Colore
Eve Risser est compositrice associée DGCA SACEM de la Soufflerie - Rezé

Contact

Compagnie ReVeR

Direction de production

Charlotte De Jésus 06 89 52 81 48 - chalalou@gmx.fr

Administration

Aurélien Arnaud production.everisser@gmail.com

Culture & Savoirs

Majoritairement constitué de femmes, le Kogoba Basigui a subjugué un nombreux public en décembre, à Africolor. Il a été fondé par deux cheffes, la pianiste française Ève Risser et la chanteuse malienne Naïny Diabaté (en outre joueuse de bolon), à partir de leurs formations respectives : d'Ève, le Red Desert Orchestra (respectant la parité), et, de Naïny, le Kaladjula Band, totalement féminin. La création alors présentée a dynamité cadres et codes, pour mettre en avant une musique exigeante, exaltante. L'abstraction lyrique qu'exhalent les compositions d'Ève Risser se tresse à merveille avec le groove animant les chansons de Naïny Diabaté. Ici, surgit une impérieuse chevauchée rythmique. Là, une combinaison timbrale éthérée sème un mystère enchanteur. Rencontre avec deux exploratrices d'exception qui, contre vents et marées, font avancer la musique et la société.

Comment vous êtes-vous connues ?

NAÏNY DIABATÉ Sébastien Lagrave, directeur d'Africolor, est venu au Mali avec Ève, en 2018. Une rencontre formidable... Nous avons aussitôt entrepris des répétitions. Quand j'ai entendu Ève improviser, j'ai été impressionnée par sa liberté, j'ai eu envie d'en faire autant. Beaucoup de musiques me sont venues en tête. Nous avons énormément bossé, pour préparer notre concert. Avec Ève, nous avons baptisé notre formation commune Kogoba Basigui, qui signifie, en bambara, force et équilibre : un mot d'ordre qui exprime notre engagement de musicienne.

ÈVE RISSER Je me suis instantanément sentie en harmonie avec Naïny. Auparavant, je m'étais interrogée, car, lorsque des Occidentaux se rendent en Afrique pour collaborer avec des Africains, ils peuvent engendrer un déséquilibre sur le plan économique, éthique ou autre. J'ai demandé conseil à Rokia Traoré, qui m'a suggéré de travailler avec un groupe entier, parce que ça pourrait lui ouvrir des perspectives de diffusion. Par la suite, j'ai écrit chaque composition en pensant aux musiciennes du Kaladjula Band. Elles sont vives, puissantes.

Naïny, comment êtes-vous venue à la musique ?

NAÏNY DIABATÉ Enfant, je disais qu'un jour je serai musicienne. Je viens d'une famille de griots. Mais mes parents ne pratiquent pas la musique et, au début, refusaient que je m'y adonne. Vers l'âge de 7 ans, j'ai été retenue lors d'une sélection menée par le Théâtre national à travers le Mali. Vers mes 15 ans, devant ma détermination, mes parents ont accepté ma vocation.

Ève, comment percevez-vous la situation des femmes dans la musique, en France ? Et qu'avez-vous partagé avec Naïny Diabaté ?

ÈVE RISSER Il y a, dans le jazz en France, une forme de patriarcat qui tend à la



Force et équilibre : un leitmotiv qui anime ces deux musiciennes d'exception. Ici, avec le Red Desert Orchestra. Romain Allard

MUSIQUE

Les fulgurances de Naïny Diabaté et Ève Risser

La chanteuse malienne et la pianiste française révèlent des talents féminins dans le Kogoba Basigui, fruit d'une rencontre entre deux continents géographiques. Entretien.

sclérose. En revanche, le public, jeune ou féminin en particulier, se montre moins frileux que nombre d'organisateur. Par bonheur, il existe des festivals et des scènes qui n'hésitent pas à mettre à l'affiche des musiciennes, à l'instar de Sons d'hiver, Banlieues bleues, des Détours de Babel ou du festival Météo de Mulhouse. De même que les scènes nationales attachées à la création, comme celles de Tulle et de Besançon.

Quand, avec Naïny, nous avons discuté de ce sujet, nous avons eu les mêmes mots, nous nous heurtons à des discriminations analogues. Mais ces préjugés sont moins prégnants chez les jeunes. Nous avons donc espoir.

NAÏNY DIABATÉ Au départ, peu de gens au Mali croyaient en la réussite du Kaladjula Band. Mais, comme Ève, quand je décide

de m'engager dans quelque chose, je ne lâche pas. De plus en plus de femmes m'ont contactée. Actuellement, une bonne quinzaine viennent répéter chez moi, ainsi que des fillettes. Former des musiciennes, c'est mon combat, c'est mon bonheur. Dans mes chansons, j'aborde des sujets de société, comme l'excision, la place des femmes, l'éducation... J'incite les femmes à prendre leur destin en main.

ÈVE RISSER J'utilise la musique pour intégrer davantage de femmes dans l'expression artistique. C'est une façon de leur donner une forme de pouvoir artistique et économique. Faire de la musique sans y adjoindre une fonction sociale ou politique, je trouve ça égoïste, et terrible, dans ce monde en proie à tant d'injustices. *

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
FARA C.

LES DATES À RETENIR

Ève Risser fait partie des rares instrumentistes féminines à avoir appartenu à l'Orchestre national de jazz. Et Naïny Diabaté s'est approprié le bolon (harpe-luth à trois cordes), traditionnellement réservé aux hommes. On retrouvera en concert le Kaladjula Band et ses deux cheffes au parcours admirable. D'abord, le 16, à la Scène nationale de Besançon ; puis le 20, à Vaulx-en-Velin, au festival À Vaulx Jazz ; enfin, le 21 mars, à Meylan, aux Détours de Babel. Dates du Red Desert Orchestra, des autres groupes d'Ève Risser et du Kaladjula Band sur www.everisser.com.